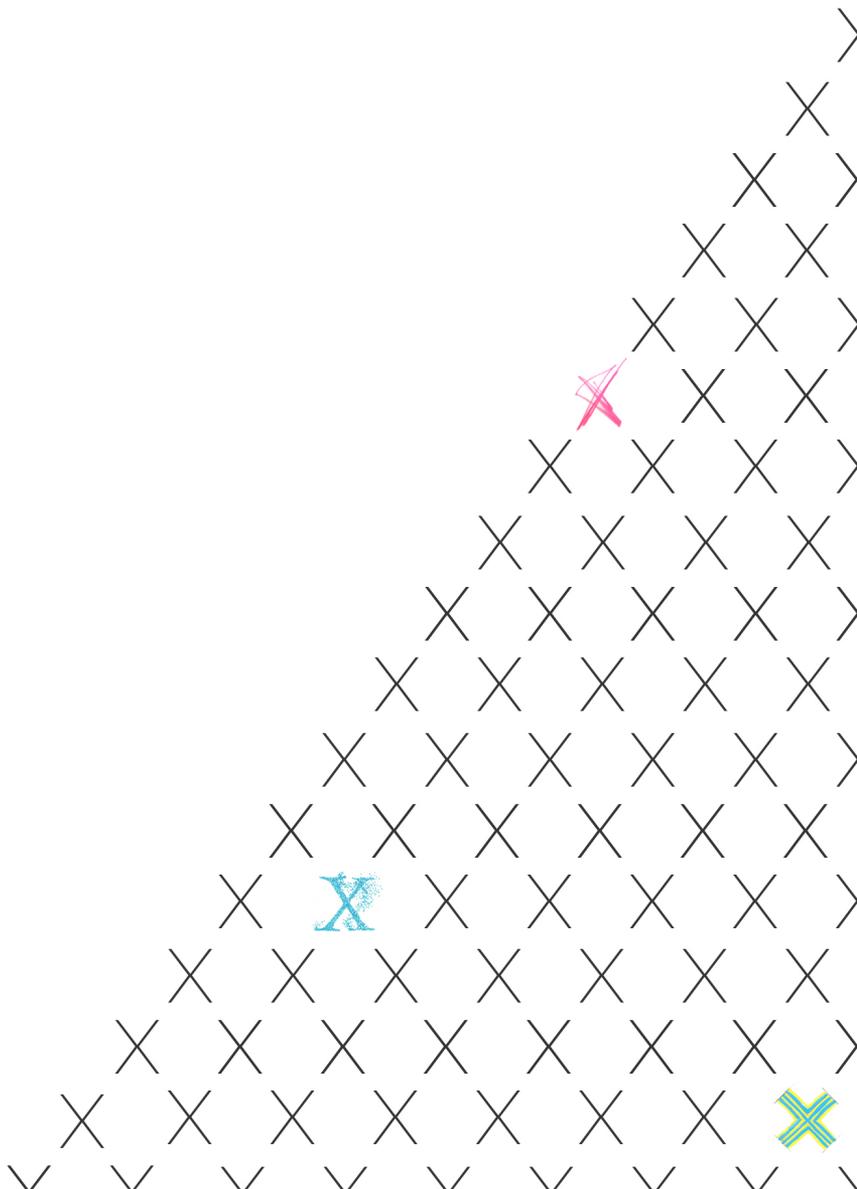


EXOMARS

2 9 A U 3 1 M A R S 2 0 1 9



EXOMARS

2 9 A U 3 1 M A R S 2 0 1 9

Francis Arguin
Joan Berthiaume
Myrtille Breton
Alexanne Dunn
Isabelle Falardeau
Éloïse Foulon
Kassandra Graham
Pauline Gransac
Laurence Gravel
Delphine Hébert-Marcoux
Olivier Hébert
Vincent Hinse
Laure Jambel
Nady Larchet
Claudiel Lauzière Vanasse
Fanny H-Levy
Dany Massicotte
Olivier Moisan-Dufour
Éloïse Plamondon-Pagé
Charles Robichaud (Greit)
Étienne Gabriel Rousseau
Jérôme Trudelle

MOT DES COMMISSAIRES

Séparées géographiquement, les facultés d'arts visuels et d'histoire de l'art partagent pourtant plusieurs intérêts et affinités qui gagnent à être développés. EXOMARS est né de la volonté de réunir les artistes et les théoriciens de l'art de demain afin de renforcer le lien naturel qui les unit.

Nous avons souhaité prêter notre vision d'historiennes de l'art aux candidats à la maîtrise en arts visuels en proposant une exposition de clôture à l'événement annuel Mars de la maîtrise. En tant que commissaires, nous avons choisi de nous pencher sur le rapport intrinsèque des artistes à l'atelier et au groupe. 22 étudiants ont accepté de participer au projet et de réfléchir avec nous au caractère particulier de leur lieu de travail : Les Ateliers du Roulement à billes.

DE L'ÉCOLE À L'ATELIER

En 1971, l'École des beaux-arts de Québec s'est intégrée à l'Université Laval et a changé d'orientation, devenant l'«École des arts visuels». La fusion de ces deux institutions s'est accompagnée d'un virage vers des méthodes pédagogiques axées sur des approches plus théoriques et transversales de l'art, laissant au passé l'idée d'un maître qui transmet les techniques canoniques à ses élèves.

**« On ne forme plus des peintres-sculpteurs,
on forme des artistes. »**

Bernard Paquet, directeur du programme de maîtrise en arts visuels

À l'École d'art, les étudiants du deuxième cycle partagent maintenant un espace privilégié au cœur du quartier St-Roch. Lieu ambivalent, l'atelier devient tantôt un espace d'étude, dédié à la construction d'un savoir, tantôt un espace de création, consacré au labeur et à la production matérielle. Au Roulement à billes, les artistes possèdent chacun leurs propres quartiers dont les murs, souvent, portent les traces de leurs réflexions et de leurs expérimentations, de leur effervescence créatrice. Dépassant le mythe définissant l'atelier comme un repère mystérieux, clos, où s'élabore l'œuvre en secret, le Roulement à billes fait éclater les frontières de l'individualité artistique, proposant une cohabitation avec tout ce que cela implique d'échanges enrichissants. Réunis sous un même toit, les artistes peuvent confronter leurs idées et s'entraider, tout en jouissant de la proximité de plusieurs galeries et centres d'artistes.

JEUNES COMMISSAIRES

Le contexte particulier de cette réalité communautaire, où l'art et la vie quotidienne se confondent, s'est inscrit naturellement dans la thématique de la biennale internationale Manif d'art 9 et a mené le projet EXOMARS à être retenu pour le volet *Jeunes commissaires* de cette nouvelle édition.

Notre lignée commissariale propose de concevoir le Roulement à billes comme un écosystème au sein duquel chaque artiste assure un rôle. Notre réflexion a été enrichie par la rencontre de professeurs en arts visuels avec qui nous avons eu l'occasion de discuter des perspectives pédagogiques et professionnelles entourant le travail en ateliers.

Nous croyons que l'exposition saura présenter la diversité de pratique que l'on retrouve au sein d'une même cohorte, tout en soulignant les influences que le partage d'atelier peut engendrer. Selon nous, l'expérience esthétique doit pouvoir se continuer après la visite d'une exposition et c'est pourquoi nous avons souhaité la transposer en mots dans de courts essais présentant la démarche de chaque artiste. Ce projet se veut aussi l'occasion de sortir les œuvres de leur lieu d'élaboration pour mettre de l'avant les résultats des recherches effectuées.

FLORENCE GARIÉPY ET SEVIA PELLISSIER



Florence Gariépy a d'abord étudié le graphisme au niveau collégial avant de se réorienter vers l'histoire de l'art. Elle complète actuellement une maîtrise dans ce domaine à l'Université Laval. Chroniqueuse à l'émission *À l'est de vos empires*, Florence occupe également un poste de guide-animatrice au Musée national des Beaux-Arts du Québec.

Sevia Pellissier est candidate à la maîtrise en histoire de l'art à l'Université Laval, journaliste indépendante et animatrice. Elle agit en tant que responsable des communications au Lieu, centre en art actuel, à la revue *Inter, art actuel* et au festival d'art performance la RiAP. Depuis trois ans, elle anime *À l'est de vos empires*, une émission radiophonique hebdomadaire consacrée à la culture et aux arts visuels à Québec.



Photos: Yannick L. Côté





Photos: Yannick L. Côté

FRANCIS ARGUIN

CAPTIVANT BRIC-À-BRAC

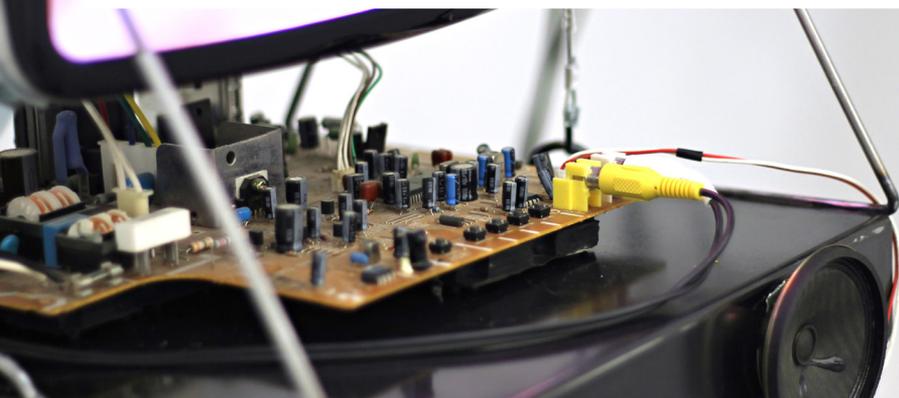
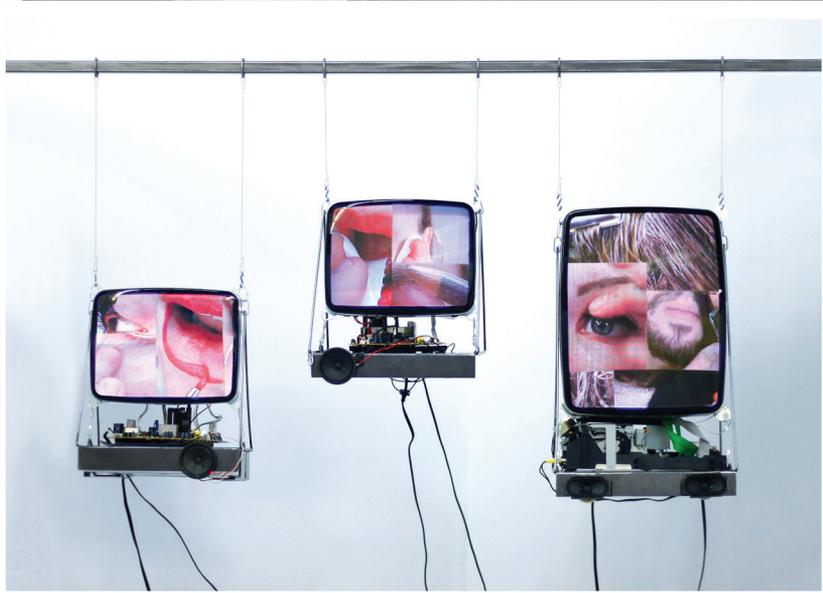
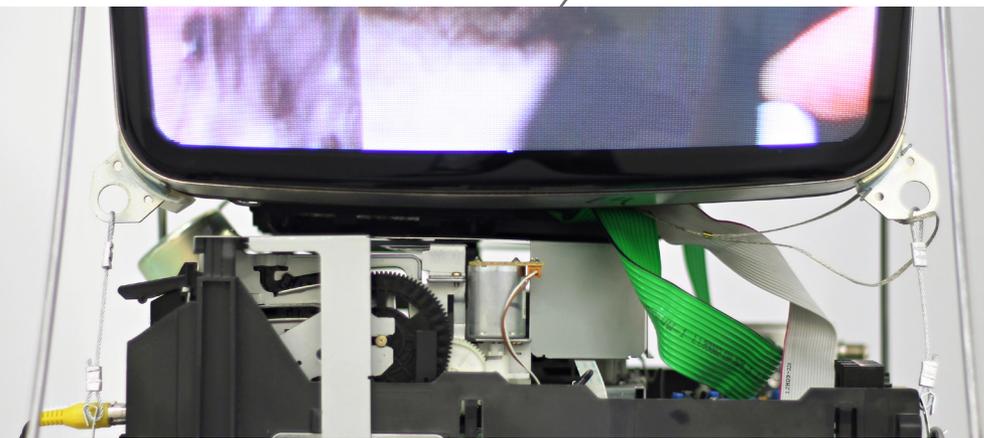
Originaire de Rouyn-Noranda, Francis Arguin s'est d'abord illustré en tant que figure émergente de l'art action avant de réorienter sa pratique vers la sculpture et l'installation. Titulaire d'un double baccalauréat en arts plastiques et en design graphique, l'artiste multidisciplinaire met aujourd'hui sa créativité au service d'une conception plus « tangible » du monde.

Si Arguin employait souvent des accessoires créés de sa main pour alimenter la trame narrative de ses actions performatives, il se place dorénavant en retrait et élève l'objet au statut d'œuvre autonome. Ses plus récentes recherches plastiques l'ont mené à développer une esthétique vaguement architecturale où se mêlent les formes épurées des *ready-mades* issus du design industriel et le désordre organisé de l'univers du bricolé.

Naturellement cartésien, l'artiste cherche à s'émanciper de son tempérament perfectionniste en autorisant le hasard à infiltrer ses créations. Arguin crée des assemblages fortuits qui conservent néanmoins une part de l'aspect d'origine des éléments qui les composent. L'objet rendu inopérant par l'intervention de l'artiste n'a plus qu'une valeur liée à sa forme, oblitérant de ce fait sa fonction. Avec une économie de moyens remarquable, il arrive à transformer les matériaux et à les réinterpréter en leur insufflant une singularité nouvelle. Ainsi trafiqués, ils deviennent les pièces d'un casse-tête dont l'issue n'est pas prédéterminée. Le plaisir de construire et de jouer avec les formes se lit dans le visuel souvent ludique des œuvres d'Arguin. Les couleurs, utilisées pour leur valeur presque signalétique, rythment la structure intriquée des assemblages par leur éclat.

Sans surprise, l'artiste valorise autant le processus que l'œuvre qui en résulte. C'est pourquoi il se garde bien de trop aseptiser ses créations. Ses interventions ne sont pas cachées, mais laissées à voir comme les indices signifiants d'une réflexion sous-jacente.

Des collections d'objets hétéroclites se déploient dans l'espace et s'articulent sur les lignes d'un schéma invisible qui, malgré un désordre apparent, se déclinent en une proposition sculpturale dynamisée par l'équilibre précaire de ses éléments.



Photos: Yannick L. Côté

JOAN BERTHIAUME

CORPS CATHODIQUES

Titulaire d'un double baccalauréat en arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec à Montréal, Joan Berthiaume compte à son actif plusieurs expositions, œuvres d'art public et événements artistiques au Québec. Son travail fut entre autres présenté à la Place des Arts, à la Galerie de l'UQAM et à la galerie Gham & Dafe (Montréal, 2017). L'artiste a également remporté une bourse de création de la Place des Arts grâce à un projet installatif présenté à l'Espace culturel Georges-Émile-Lapalme.

Depuis quelque temps, Berthiaume explore le médium de la vidéo. L'artiste se plaît à créer ses propres dispositifs télévisuels où le regardeur, captivé par la lumière des écrans, est invité à se laisser inonder par les images, à s'émerveiller ou à se questionner.

L'univers visuel du corps occupe une place centrale chez l'artiste qui l'utilise afin de poser un regard critique sur la société occidentale et ses valeurs capitalistes. Sa pratique s'érige en réaction à un mode de vie fondé sur le consumérisme dans lequel l'individu est continuellement confronté à son image.

Fascinée par le culte du corps, Berthiaume interroge les diktats d'une société conformiste avec son art. Sa pratique, à mi-chemin entre l'art et la sociologie, sublime le naturel en lui opposant le reflet de l'afféterie populaire. Favorisant la capture macro-vidéographique d'interventions « esthétisantes », Joan Berthiaume assure, à travers l'anonymat de ses sujets, l'universalité de la scène captée. Grâce à l'image et la vidéo, elle propose une interprétation subjective d'une réalité altérée par la médiatisation. Les fragments de corps filmés que l'artiste assemble en mosaïques visuelles elliptiques illustrent les artifices employés afin de répondre à un idéal inatteignable.

Après nous avoir offert la touchante vidéo *Carnation d'un territoire* en 2017, Berthiaume récidive avec une installation qui réconcilie le spectateur à sa propre corporalité et l'invite à prendre conscience des mécanismes qui sous-tendent la mise en scène du soi.



Photos: Yannick L. Côté

MYRTILLE BRETON

EXPRIMER LA CHUTE

Myrtille Breton est une artiste multidisciplinaire originaire de Marseille. Titulaire d'un Diplôme National d'Arts Plastiques de l'École Supérieure d'Art et de Design Marseille-Méditerranée, elle travaille depuis quelques temps au Québec.

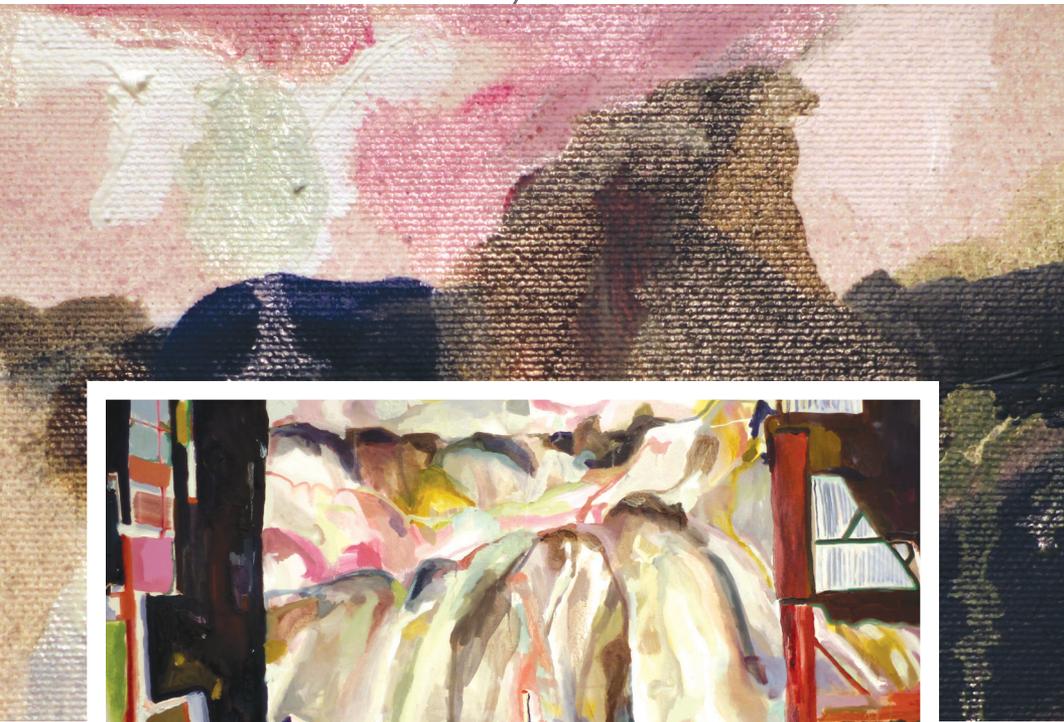
La pratique de Breton s'articule principalement autour du corps. Elle s'intéresse au langage corporel et à ce qu'il est possible d'exprimer par le geste. Au moyen de la vidéo, du son, du dessin et de la performance, Breton explore la notion de traduction: celle des mouvements en paroles et des paroles en mouvements.

L'artiste nous présente le fruit d'une exploration à laquelle elle s'est livrée à la fin de 2018 sur les quais du Vieux-Port de Québec. Bien qu'elle ait déjà versé dans la performance réalisée devant assistance, Breton se tourne depuis quelques temps vers celle filmée, qui lui offre plus de latitude quant au rendu final.

La découverte d'un texte est souvent l'élément déclencheur de son processus créatif. Au fil des mots choisis, l'artiste accède à cet état de corps qu'elle qualifie de « corps-opérateur » où ses sensations exacerbées lui permettent d'être davantage consciente de son environnement.

Le défilé des passants, leurs interventions et leurs regards rythment la prestation. Breton cherche avant tout à s'imprégner de l'ambiance des lieux et à se laisser investir par l'énergie qu'ils dégagent. Ainsi, dans son œuvre, l'artiste s'abandonne toute entière, s'affalant sur l'herbe. Ses actions de laisser-aller du corps ponctuent la vidéo et déstabilisent le regardeur. Le temps qui s'écoule, élément fondamental de sa pratique, est perceptible dans le glissement des nuages et la luminosité évanescence du paysage. S'avouant somme toute pudique dans sa démarche, l'artiste prend en compte les contraintes inhérentes à l'espace public. En ce sens, ses gestes se veulent mesurés et intrigants plutôt que choquants.

Utilisant son propre corps comme instrument, Breton crée un langage singulier qui lui permet de traduire en mouvements la poésie des mots.



Photos: Yannick L. Côté

ALEXANNE DUNN

ROSE CHRYSOTILE

Titulaire d'un baccalauréat en beaux-arts de l'Université de Concordia avec mineure en psychologie, Alexanne Dunn a développé, au fil des ans, une pratique picturale inspirée par les paysages industriels de sa ville natale, Thetford Mines.

Ses œuvres, mêlant peinture à l'huile et installation, expriment le rapport tout particulier qu'entretient l'artiste avec ses origines thetfordoises. Elle y explore son sentiment d'appartenance aux sites miniers emblématiques de l'endroit, en plus de révéler les cicatrices physiques, environnementales et psychologiques que l'industrie de l'amiante a engendrées sur le territoire et la population locale.

Ses toiles ne se veulent ni engagées, ni revendicatrices, mais profondément sensibles. Dunn souhaite montrer qu'il existe des relations d'une nature différente avec l'amiante en exposant son rapport de proximité avec le territoire.

En ce sens, ses créations ont toutes comme point de départ une recherche *in situ*. S'infiltrant dans les sites miniers, l'artiste y capture les paysages lunaires qui ont marqué son imaginaire d'enfant. Ses tableaux ne sont pas des compositions fictives, mais la transposition en peinture d'espaces concrets qu'elle enrichit de sa vision subjective où se côtoient la candeur de la jeunesse et la maturité de la réflexion. Entre figuration et abstraction, ses œuvres diaprées négocient le rapport paysage-architecture, conservant un ancrage dans le réel.

La légèreté du traitement évoque la douce nostalgie qui berce l'artiste au souvenir de ses premiers espaces de jeu. Sur les flancs escarpés de la mine, les tons sourds de l'amiante se fondent aux teintes édulcorées de son univers fantaisiste, baignant ses tableaux d'une atmosphère lumineuse. À coups de pinceau, Dunn balaie la grisaille et lui substitue les couleurs pastel de sa palette chatoyante. Le paysage, réenchânté par l'artiste, se pare des reflets irisés de la nacre.

Sur le visage buriné de Thetford Mines, Dunn peint le portrait touchant de l'enfance insouciante.



Photos: Isabelle Falardeau

ISABELLE FALARDEAU

HORS-CHAMP EN CHANTIER

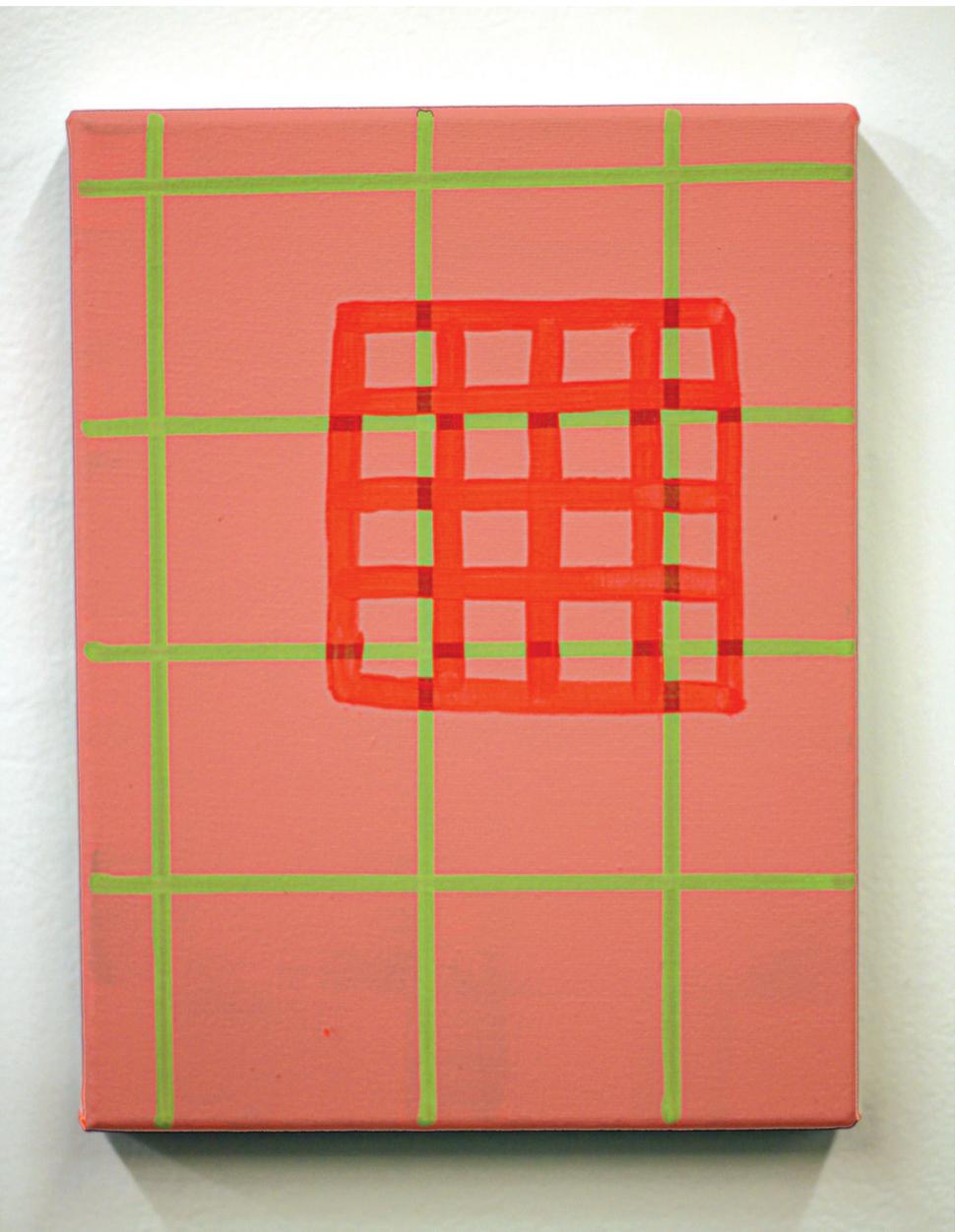
Isabelle Falardeau pratique la photographie et l'installation afin de mettre en contexte ses images dans un espace construit. Ses recherches récentes se penchent sur l'image, sa spatialisation et son hors-champ. Depuis 2008, elle poursuit une carrière en enseignement des arts visuels au collégial en parallèle de sa pratique artistique.

Son corpus se compose d'images surexposées qui laissent voir des parcelles de sujets inhabituels. L'artiste se déplace dans des lieux délaissés, semi-aménagés ou purement fonctionnels et photographie les traces de constructions humaines. Elle donne à voir certains endroits ordinaires comme des fragments d'espaces et de bâtiments, des piles de matériaux bruts ou usés ainsi que des terrains vagues.

Falardeau reconstruit ces lieux en photo et laisse apparaître quelques détails et textures au travers de grandes zones blanchies par la lumière. En effaçant les formes d'origine, elle crée des images qui correspondent davantage au souvenir subjectif qu'elle se fait d'un endroit.

Fascinée par l'idée du construit, elle réfléchit ses compositions photographiques comme des fabrications. À tel point qu'elle délaisse l'accrochage mural classique pour faire cohabiter images et structures de bois rappelant la forme des charpentes de bâtiments. En échafaudant l'image à la sculpture, elle accentue le lien physique entre le fabriqué et le sujet photographié. Véritable *parergon* comme aurait pu l'entendre Derrida, ce « cadre » coopère si bien avec la photographie qu'il transcende le simple supplément et devient partie prenante de l'image, se transformant ainsi en une seule installation. Intégrées à ces structures autoportantes, les images installatives prennent un tout autre sens et impliquent physiquement les regardeurs qui doivent maintenant circuler autour de cette microarchitecture.

Pleinement consciente de la subjectivité du médium photographique, Falardeau travaille à trouver le point de tension entre ce qui est montré et ce qui ne l'est pas. Elle efface ainsi sans gêne les détails de ses images, l'environnement duquel elles sont tirées et les usages liés à ces architectures, les remettant en chantier pour créer un nouveau hors-champ de possibles.



Photos: Yannick L. Côté

ÉLOÏSE FOULON

QUADRILLER LE RÉEL

Éloïse Foulon est une artiste française arrivée à Québec après avoir terminé un diplôme national d'arts plastiques à l'École Supérieure d'Art et de Design de Toulon. Son travail se consacre à des réflexions conceptuelles sur l'espace, les objets factuels et l'identification de la réalité par le langage et la représentation. Elle traduit ces préoccupations sémiologiques en peinture, installation, volume et dessin.

Foulon s'intéresse aux conceptions mentales que nous nous faisons des choses et à la manière dont elles sont représentées. Elle est aussi fascinée par la reconstitution cognitive de référents à partir de composantes abstraites.

La notion de collection est centrale dans ses recherches. Comment plusieurs choses d'une même nature peuvent-elles être regroupées sous un nom unique alors qu'elles sont si différentes les unes des autres ? À titre d'exemple, Foulon utilise et réutilise le motif de la grille, qu'elle décline en différentes grandeurs, distances, couleurs et dimensions. Malgré leur diversité de formes, elles renvoient toutes au même référent et répondent au même nom. Comme le souligne l'artiste, le choix de cette nomenclature est arbitraire. La grille en soi est une construction. Elle n'est qu'un simple assemblage de lignes sur lequel le cerveau humain accole un nom et une idée.

Le motif quadrillé sert à créer l'illusion d'une perspective plus ou moins soignée et à mettre à la même échelle plusieurs types d'espaces différents. Conditionné à déchiffrer ce type de transcription, le regardeur cherche à donner un sens à cette grille qui pourtant n'est qu'une composition principalement abstraite.

Il en va de même pour une multitude d'objets factuels. L'artiste se penche sur les éléments composants les lieux (murs, sol, plafond), et sur les qualifications que nous leur donnons (cuisine, chambre, etc.). Dans cette optique, Foulon pousse ses réflexions encore plus loin et investit également l'espace physique. Elle reconstruit des éléments du bâti et les dispose de manière à nous faire prendre conscience de l'environnement concret dans lequel nous nous trouvons.

L'artiste répète et décompose la trame des signes qui l'entoure et remet en question la représentation que nous en faisons.



Photos: Yannick L. Côté

KASSANDRA GRAHAM

QUELQUES LIEUX COMMUNS

Titulaire d'un baccalauréat en arts visuels et médiatiques de l'Université Laval, Cassandra Graham a présenté ses œuvres dans le cadre de nombreuses expositions. Lauréate du prix Louis-Garneau (2018), elle a récemment présenté son travail à la salle d'exposition du pavillon Desjardins de l'Université Laval.

Les œuvres de Graham sont tirées de décors et d'éléments empruntés aux intérieurs domestiques québécois qu'on ne remarque plus tellement ils sont coutumiers. Fascinée par le rapport identitaire que les individus entretiennent avec l'esthétique du ménager, l'artiste cherche à mettre en évidence le commun, le banal du vernaculaire québécois en le recomposant pour créer un effet d'étrange familiarité.

Ces meubles, décorations et planchers des maisons québécoises sombrent souvent dans l'oubli tant ils semblent usuels dans leur contexte d'origine. Mais une fois sortis des maisonnées pour se retrouver dans un espace d'exposition, ces éléments empruntés prennent un tout autre sens. En détournant leur fonction première, Graham déjoue le sentiment d'habitude et singularise ces objets autrement tenus pour acquis. Ainsi, elle sort les éléments de leurs « lieux communs » et met de l'avant l'insignifiance de ces fioritures domestiques.

Graham cherche à recréer l'ambiance générale attendue de ce genre d'environnement. Pourtant, ces faux décors ont l'effet du vrai : ils provoquent les mêmes sentiments de proximité et de confort.

Ce rapport presque intime à l'objet n'est cependant pas nostalgique. L'artiste cherche plutôt à souligner les motifs récurrents d'une société, devenant une sorte de langage visuel mineur comme auraient pu l'entendre Deleuze et Guattari. L'esthétique du bungalow québécois fait alors état de la spécificité nationale et s'adresse au peuple avec ses propres symboles. Ce sont ces motifs que reprend Graham dans le plancher mural qu'elle présente. Avec attention, elle imite les compositions classiques des parqueteries d'un plancher d'antan qu'elle aurait retrouvé dans une maison typique pour ensuite les placer au mur. Le revêtement, ainsi dénaturé, n'a plus rien d'ordinaire, mais il garde son aura caractéristique d'intérieur. Cette décontextualisation induit ainsi un double effet : la douceur du connu et l'inconfort du décalage se soldant par la sensation d'une familiarité non identifiable.



Photos: Yannick L. Côté

PAULINE GRANSAC

VALSE ORGANIQUE

Artiste française, Pauline Gransac a d'abord suivi une formation de graphiste à Paris avant de s'orienter vers les arts plastiques et d'intégrer l'École des Beaux-Arts de Toulon, dans le sud de la France.

Abordant principalement la technique du dessin, l'artiste puise son inspiration dans l'observation attentive de la vie. S'avouant fascinée par l'ordre naturel qui semble régir toutes choses, Gransac pose un regard à la fois scientifique et sensible sur le monde qui l'entoure. Les comportements sociaux des fourmis, les chorégraphies mystérieuses des vols d'étourneaux ou le fleuve humain de la foule insufflent à ses compositions leur valse organique. Chaque individu représenté résulte d'une étude anatomique attentive et parfois d'une hybridation visant à déstabiliser le regardeur. Comme Ingres jouant sur l'élongation de son odalisque, il arrive à Gransac de modifier ça et là la patte d'un oiseau en empruntant aux araignées les torsions délicates de leurs articulations.

Au cœur des nuées tourbillonnantes que crée l'artiste, les individus enchevêtrés s'amalgament, se fondent en une masse indéfinie à la limite de l'abstraction. Ce n'est qu'en s'approchant de l'œuvre, en s'arrêtant un moment pour l'observer, que le spectateur peut accéder à la pleine compréhension de celle-ci.

L'oiseau occupe une place centrale dans la pratique de Gransac. Lié à sa mythologie personnelle, ce motif ne se veut pas une métaphore d'elle-même, mais incarne plutôt la dualité de sa conception du monde.

De nombreuses tensions animent la pratique de l'artiste. Démenti de son propre univers, Gransac explore des notions contraires comme l'attraction répulsive ou la candeur sournoise. Son travail inverse les rapports de force et de faiblesse, de beauté et de laideur. Œuvres d'art patient, ses dessins ne prennent forme qu'au terme d'un long et fastidieux processus d'accumulation au cours duquel même la résistance du support est mise à l'épreuve. S'opposant à un traitement en apparence délicat, une grande vigueur est déployée lors de l'exécution.

À mi-chemin entre le merveilleux et le rationnel, l'art de Gransac expose avec poésie la réalité parfois brutale de la nature.



Photos: Laurence Gravel (arrêts sur image)

LAURENCE GRAVEL

GALANTE RÉFLEXION

Originaire de Baie-Saint-Paul dans Charlevoix, Laurence Gravel détient un baccalauréat en arts visuels et médiatiques de l'Université Laval et est présentement en résidence de deux ans à La Bande Vidéo après avoir obtenu la bourse René-Richard. Elle est également récipiendaire d'une bourse d'initiative originale à la diffusion indépendante offerte par Première Ovation pour son projet *Versailles-Chantier* qui se tiendra au pavillon Bonenfant de l'Université Laval à l'été 2019.

Les œuvres de Gravel évoluent dans un univers visuel riche et complexe entretenu par l'artiste depuis quelques années. Grandement influencée par la période rococo, elle emprunte à cette esthétique son goût pour la surcharge frivole, l'ornement délicat et le mobilier exubérant. Son corpus abonde en références à l'histoire de l'art, mais se garde bien d'en faire la copie. Il s'agit pour elle de « citations historiques » lui permettant de s'intéresser à la notion du beau et de sa normativité à travers les époques.

Entre photographie, vidéo et installation, ses créations sont pour la plupart immersives, encourageant le public à pénétrer et prendre part à son monde d'excès extravagants. Bien qu'elle utilise des référents historiques à l'envi, Gravel n'en fait pas l'éloge, mais emprunte plutôt les codes de la fête galante pour créer un environnement parodique. Avec beaucoup d'humour et de dérision, elle invente des scènes presque théâtrales qui font la critique de la décadence et du consumérisme. En montrant du doigt cette accumulation enivrante d'objets, de références, d'effets et de médiums, elle cherche à provoquer un vertige chez celui qui aborde son travail.

Gravel utilise également l'autofiction et se met en scène dans ses œuvres afin de recontextualiser des archétypes de la féminité qui ont été portés par l'histoire. La présence de ces protagonistes souligne et interroge la représentation fantasmagorique que l'art fait de l'existence humaine.

La beauté absolue telle que présentée au XVIII^e siècle nous apparaît aujourd'hui lointaine et imaginaire, mais fait état d'une quête continue d'un modèle de beauté universelle toujours d'actualité, que Gravel décortique et critique.



Photos: Yannick L. Côté

FANNY H-LEVY

ACTE CRÉATEUR

Fanny H-Levy est une artiste originaire de Paris en France. Titulaire d'une maîtrise en arts plastiques-design-médias numériques de l'Université Paris-Sorbonne, elle a présenté son travail en France et au Québec. Récemment, elle a co-réalisé une série de films courts, diffusés au MNBAQ, portant sur des artistes issus de l'immigration œuvrant dans la communauté de la Ville de Québec.

Elle a développé une pratique en atelier, mais aussi une pratique qui prend ancrage dans la collectivité à travers différentes actions, que ce soit de la co-création ou des interventions menées au moyen de dispositifs qui créent des liens et incitent à l'expression.

H-Levy accorde une importance capitale au processus de création et relègue au second plan le résultat final, résistant ainsi au concept de « production ». L'action prévaut sur l'œuvre qui en découle.

Le dessin comme vecteur d'action sociale s'est réellement ancré dans sa pratique il y a une dizaine d'années. L'épuration progressive qui a accompagné le virage vers cette technique laisse entrevoir chez l'artiste le désir de développer une approche plus « corporelle », proche d'un état de présence. Ce médium l'intéresse dans ce qu'il a de singulier, mais également d'universel. Il permet d'exprimer une sorte de pulsion ancestrale et de marquer le corps dans l'espace. L'économie de moyens inhérente à la pratique du dessin la rend également particulièrement accessible. L'artiste se plaît d'ailleurs à insuffler aux gens l'idée que si tous ne sont pas artistes, tous possèdent un réel pouvoir de création.

Dans son corpus d'images, elle joue sur le rapport forme-informe, sur ce qu'on tend naturellement à associer à un visage, mais qui devient avant tout, dans le processus, un réceptacle à la ligne tracée. On y retrouve aussi un rapport à l'accumulation et à la disparition puisque le visage perçu est enfoui sous un maillage intriqué de fines lignes.

Chez H-Levy, le dessin rend compte d'un moment, d'un temps, voire d'un état, qui relie le récit individuel et l'expérience collective.



Photos: (haut) Idra Labrie, (bas) Delphine Hébert-Marcoux (arrêt sur image)

DELPHINE HÉBERT-MARCOUX

MULTIPLIER LE RÉEL

Titulaire d'un baccalauréat en arts visuels et médiatiques de l'Université Laval et récipiendaire de plusieurs prix de reconnaissance (prix Garde-Fou de Folie/Culture, bourse de maîtrise en centre d'artiste de la Fondation René-Richard, prix l@ chambre bl@nche), Delphine Hébert-Marcoux a participé à des résidences de création (École nationale supérieure d'art de la Villa Arson, LAB1, La Chambre Blanche) et expositions collectives (*Cité Audio, Jaune Marine, Doubles/doubles*).

Au fil de ses recherches en art sonore et vidéo, Delphine Hébert-Marcoux s'est cultivée une grammaire visuelle et matérielle lui permettant d'articuler des dispositifs *in situ*. Ce lexique propre à la production de l'artiste comprend notamment des panneaux perforés employés en tant qu'éléments structuraux d'une architecture éphémère et modulable, lui permettant de reconfigurer l'espace d'exposition à sa guise. Ces surfaces ponctuées de percées régulières deviennent tantôt des réceptacles perméables de spatialisation d'images projetées, tantôt des outils de décomposition saccadée d'images saisies par des appareils cinétiques de captation vidéo.

Hébert-Marcoux intègre périodiquement le miroir et le moniteur à ses installations, qu'elle utilise pour déjouer l'espace. Projeté et reflété dans ces différentes interfaces, le lieu d'accueil se dédouble et se multiplie dans une série de manoeuvres complexes. L'espace est capté, transmis, re-capté et re-transmis dans un cycle de superpositions fractales du réel. Loin d'être des circuits fermés, ces multiplications spéculaires sont interceptées par des dislocations spatio-temporelles induites par des jeux de réel, ou encore par les interférences différées du technologique.

Dans les propositions de Hébert-Marcoux, une certaine ambivalence émerge de la coprésence et de l'écart entre l'espace présenté et ce même espace re-présenté, en temps réel ou avec un mince décalage audiovisuel. Par le geste tautologique de mise en abyme d'un lieu, elle en offre une expérience complexifiée. Happé par cette duplication artificielle et insolite dans lequel il est intégré, le regardeur se voit forcé à réfléchir les notions d'espace et de réel d'une nouvelle façon.



OLIVIER HÉBERT

CHRONIQUES DE L'ARTISTE

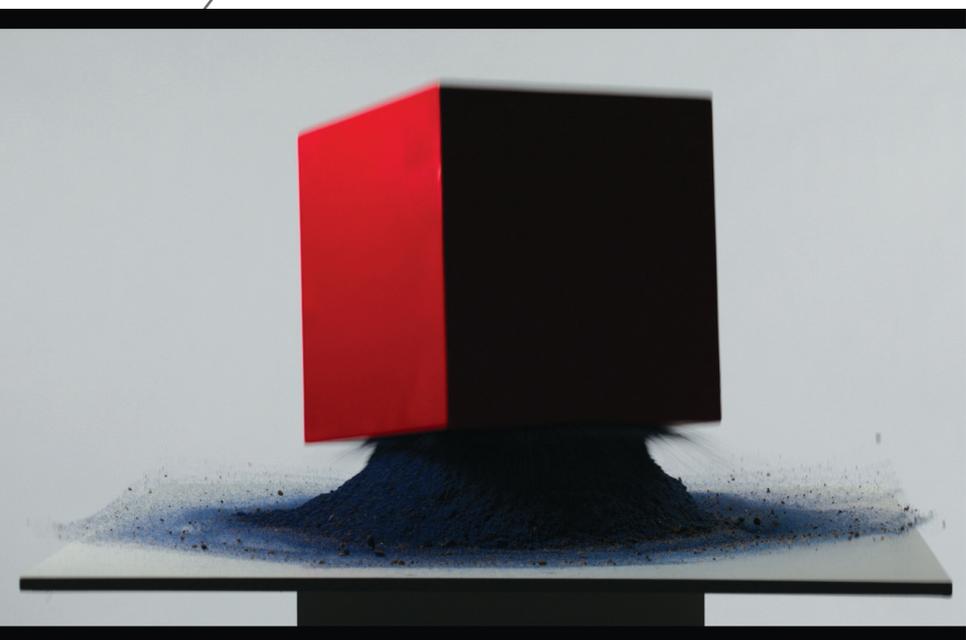
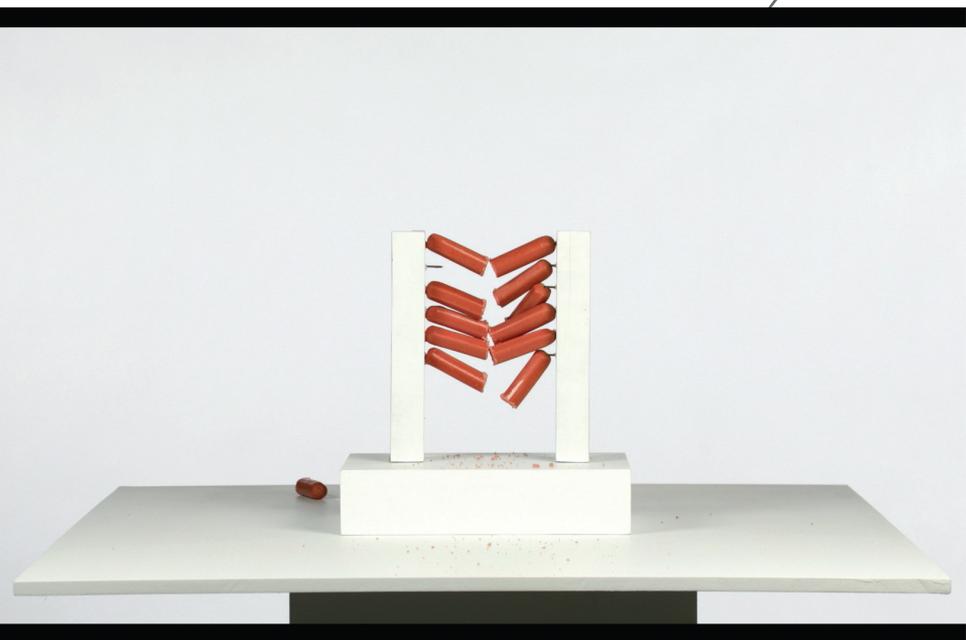
Depuis l'obtention de son baccalauréat en arts visuels et médiatiques de l'Université Laval en 2012, Olivier Hébert a présenté en solo *Ghost* à la Galerie des arts visuels en 2016, *Long Time* en 2018 et a participé à diverses expositions collectives. Ses œuvres, entremêlées à des textes poétiques, se retrouvent également dans des livres d'artiste publiés à compte d'auteur.

Sa signature visuelle se reconnaît à une esthétique minimaliste et implacable, portant un discours affirmé sur l'art, l'artiste et ses matériaux. En réaction à l'art et son système, Hébert exploite la peinture à l'huile noire, la toile et le support bidimensionnel, mais évite de répondre aux critères canoniques du peintre. Les fonctions inhérentes du médium pictural sont détournées par l'artiste, qui résiste à leur usage conventionnel. Le canevas lâche, submergé dans la peinture jusqu'à saturation, est ensuite découpé et laissé à sécher, montrant toutes ses irrégularités, plis et textures. Accumulées sur un support de bois, les pièces de toiles sont retenues par des agrafes, elles-mêmes élevées au statut de matériau d'art.

Loin de l'abstraction, sa production introduit les matériaux et les révèle comme seul et unique sujet. Dans l'ensemble, ses œuvres témoignent de la vocation de l'artiste et deviennent en quelque sorte des chroniques visuelles de celle-ci.

Sa posture artistique se construit autour de l'imposition d'un protocole de travail précis et rigide. Hébert ne déroge jamais de la tâche qu'il s'est donnée. L'absence de couleurs, l'économie de la forme et la répétition du geste lui sont indispensables pour tolérer le résultat final.

Malgré leur caractère épuré et la récurrence de leurs formes, les propositions récentes ne tiennent pas de la série et s'affirment en tant qu'objets uniques. Toutefois, c'est lorsqu'elles sont regroupées que le regardeur peut constater l'eccéité de chacune des pièces.



Photos: Vincent Hinse (arrêts sur image)

VINCENT HINSE

ENTRE EXPÉRIENCE ET EXPÉRIMENTATION

Artiste autodidacte originaire de Québec, Vincent Hinse aborde dans sa pratique l'installation, la sculpture, la vidéo et la photographie. On a pu voir son travail en 2011 lors de sa première exposition solo, *Trachéo et autres débouloonnages*, présentée au centre Le Lobe (Chicoutimi), ainsi qu'en 2010, lors de l'événement-résidence *Habiter II* organisé par le Groupe Artistique Portneuvois. Il est également membre fondateur du collectif d'artistes Acapulco (2009), dont le travail fut présenté à la Fonderie Darling (Montréal, 2015), à Action Art Actuel (Saint-Jean-sur-Richelieu, 2018) ainsi que dans le cadre de plusieurs biennales et événements d'art actuel au Québec et en Ontario.

Récemment, Hinse s'est tourné vers la vidéo, un média qui lui permet de joindre les différentes disciplines qui définissent sa pratique. L'artiste conçoit ainsi de nouvelles façons d'aborder la matière, la forme et la représentation.

L'action filmée rend compte du caractère presque performatif développé dans la démarche de Hinse. Chez lui, l'espace de création est transformé en une sorte de laboratoire. L'œuvre y prend forme au fil des interventions, s'enrichit ou s'altère, forgée par l'accidentel. Dans une série d'actions et de réactions, son approche explore les propriétés et limites des matériaux. L'artiste adapte, improvise, autorisant à l'objet une importante part d'autonomie.

L'esthétique de Hinse emprunte des éléments au design industriel. Les produits de consommation, leurs couleurs criardes et leurs formes épurées s'invitent dans l'univers créatif qu'il développe. Aux médiums nobles caractéristiques des beaux-arts, il substitue ceux, plus brutes, du ruban-cache ou de la peinture en aérosol. À l'aide d'associations visuelles et de détournements, l'artiste vogue entre le familier et l'illusion. Jouant sur les contrastes de rythmes, Hinse orchestre tantôt une ode à la lenteur, tantôt une série d'interventions dynamisées par des ellipses successives.

Les œuvres de Hinse captivent, happent le spectateur qui se laisse prendre au jeu du théâtre visuel mis en scène par l'artiste expérimentateur.



Photos: Laure Jambel

LAURE JAMBEL

ÉCRIRE AVEC LA LUMIÈRE

Photographe et artiste multidisciplinaire originaire de Brignoles dans le sud de la France, Laure Jambel est titulaire d'un diplôme national en arts plastiques de l'École Supérieure d'Art et de Design de Toulon.

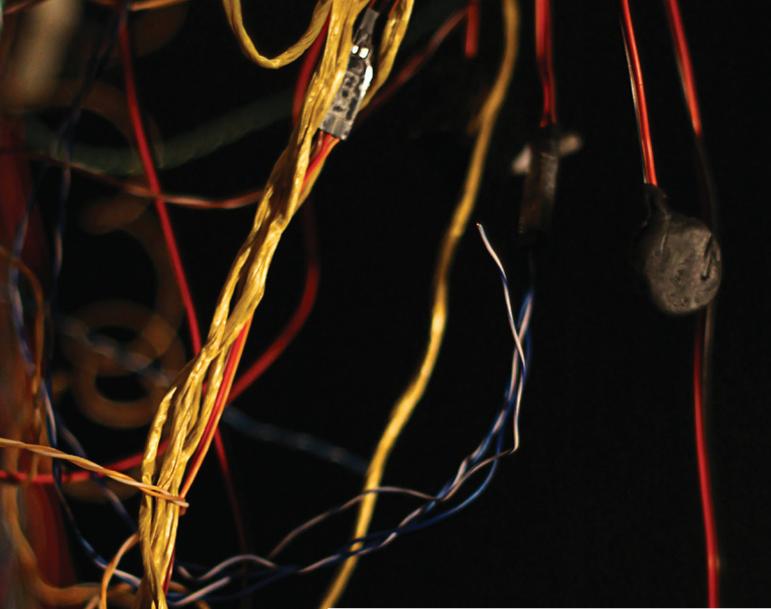
L'être humain, plus particulièrement la femme, se retrouve au cœur de son travail. Fascinée par les sujets incarnant une définition protéiforme de la féminité, Laure Jambel s'est d'abord intéressée pendant quelques temps aux figures marginalisées issues de l'univers *underground*. Le caractère presque documentaire de sa pratique se lisait alors dans l'esthétique réaliste, sans artifice, qu'elle préconisait. L'artiste cherchait par cela à respecter au mieux l'essence du sujet photographié en tendant vers la neutralité.

Aujourd'hui, Jambel se tourne vers une approche plus sensible. Bien qu'il ait toujours été fondamental pour elle de tisser des liens avec les sujets de ses œuvres, l'effacement dont elle faisait preuve dans ses projets antérieurs laisse dorénavant place à une photographie plus intimiste, plus humaine. La proximité de l'âme se lie à la prise de vue, trace d'un échange privilégié entre l'artiste et son modèle. Jambel qualifie d'ailleurs sa pratique d'« art relationnel ». L'image est supplantée par la sincérité des rencontres dont l'artiste se fait la diariste.

Jambel propose, actuellement, une touchante série de portraits d'une jeune femme de sa connaissance: Abigaëlle. Pour l'artiste, la jeune doctorante en sciences contribue à redéfinir le concept de féminité, car elle évolue dans un domaine majoritairement masculin. Elle incarne également la richesse de la pluralité identitaire par ses racines à la fois indiennes, vietnamiennes et françaises.

Mêlant la photographie à la mise en scène, Jambel expose ses œuvres sur des supports rétro-éclairés sublimant le rapport intrinsèque de la photographie à la lumière. Les sujets auréolés de ses portraits semblent ainsi irradier et investir l'espace, transcendant la surface.

À la croyance selon laquelle la photographie est à même de voler une partie de l'âme, Jambel répond en la sanctifiant et en offrant une fenêtre sur la vie intérieure profonde qui anime ses modèles.



Photos: Yannick L. Côté

NADY LARCHET

TRANSDUCTION DU PETIT ET DU GRAND

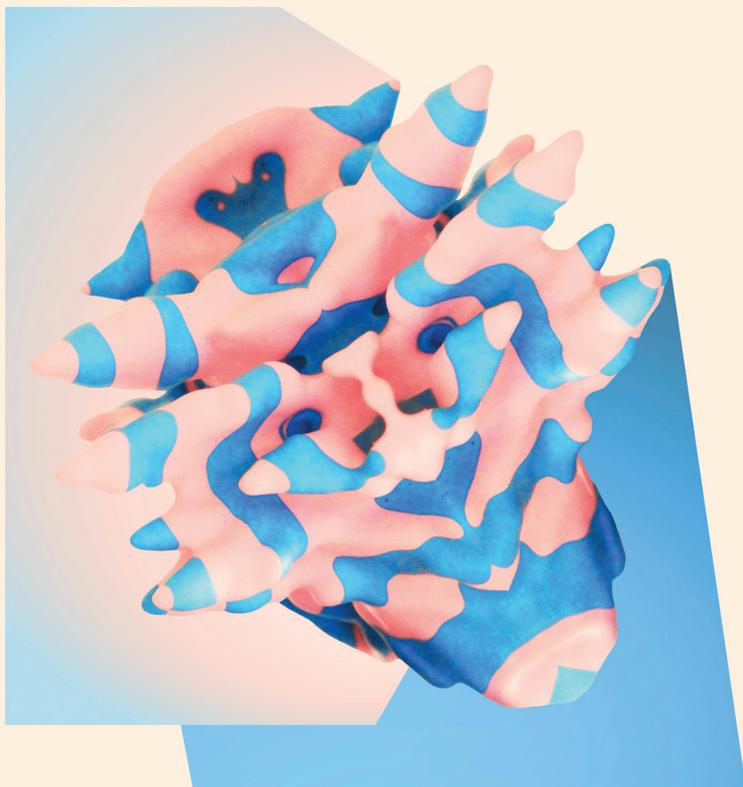
Nady Larchet s'intéresse à l'art sonore et à l'électronique depuis plusieurs années. Récipiendaire de la bourse René-Richard en 2017-2018, elle a pu perfectionner sa pratique en arts numériques chez Avatar, endroit où elle donne maintenant des formations d'initiation à l'électronique.

Fascinée par le fonctionnement des machines, elle entretient un rapport très intime aux objets électroniques qu'elle fabrique de toutes pièces. Ses engins lui permettent de transmettre ses préoccupations écologiques, politiques et sociales en rendant audible l'environnement invisible du quotidien et la manière dont il interfère avec le corps. Elle traite ainsi des éléments imperceptibles créés par les machines, comme les signaux et les ondes, mais également des relations humaines intangibles qu'elle tente de redéployer en sons ou en images.

Larchet insiste : elle ne fait pas de la traduction, mais bien de la transduction. À la manière du transistor, ses œuvres amplifient et fabriquent des émissions sans jamais les décoder complètement. Malgré une apparence qui imite l'analyse et la méthode scientifique, ses créations ne sont pas des instruments de mesure précis. Il s'agit plutôt d'une transduction poétique de l'approche expérimentale. L'outil technique devient alors une œuvre à part entière visant à transmettre des sensations au regardeur.

L'artiste utilise aussi ces technologies pour en faire la critique, malgré le rapport de proximité qu'elle entretient avec celles-ci. La présence de ces impalpables polluants a pour elle un impact néfaste sur les individus et sur l'environnement. Entièrement causées par l'humain et ses machines, ces présences insidieuses nous entourent et nous affectent. L'artiste force une prise de conscience de ces parasites en les rendant tangibles.

Larchet propose ainsi un travail qui touche à la fois l'infiniment petit et l'infiniment grand. Elle utilise des objets minuscules pour dévoiler la présence de micro-éléments faisant pourtant partie d'un tout plus grand qui affecte autant la population générale que les individus.



Photos: Claudel Lauzière-Vanasse

CLAUDEL LAUZIÈRE VANASSE

DOUBLES ET DOUTES

Natif de Drummondville, Claudel Lauzière Vanasse a étudié à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Il détient aussi un baccalauréat en arts visuels et médiatiques de l'UQAM.

La signature visuelle de Lauzière Vanasse est forte et se démarque rapidement. Au premier abord, ces rayures bleues et roses sont séduisantes, propres et léchées. La douceur qui en émane n'est pourtant que superficielle puisque l'attirante production de l'artiste témoigne plutôt d'un questionnement troublant sur la limite, le double et l'hybridité. Toujours tiraillé entre deux pôles, entre deux catégories, Lauzière Vanasse se questionne sur la nature des choses, des médiums et des gens.

L'artiste déjoue souvent les fonctions des médiums et des matériaux. Il utilise rarement les techniques classiques qui y sont associées et repousse plutôt les limites de leurs définitions jusqu'à faire basculer leurs classifications traditionnelles. On ne peut ainsi jamais parler de sculpture, de peinture ou de montage avec lui puisque ses œuvres sont tout et rien de cela à la fois.

Ce métissage se retrouve également dans le motif de la rayure qu'il utilise comme un *leitmotiv*. Cette dernière n'est jamais qu'une chose : elle est double, composite et on ne saurait dire laquelle des couleurs se dépose sur l'autre. Chez Lauzière Vanasse, ce motif s'accompagne d'une palette chargée symboliquement. Le rose et le bleu, couleurs fortes, saturées et vibrantes, sont difficilement dissociables des attributs genrés qu'on donne aux jeunes enfants.

Au fil de ses études, l'artiste a créé son propre langage symbolique lui permettant de remettre en doute l'identité des choses et les limites de leur classification. *Murmures de résistance* joue sur l'hybridité, tant dans sa forme que dans sa fabrication. On pourrait ainsi décrire cette œuvre comme un collage de photographies d'éléments sculpturaux réalisé à partir de peinture représentant une certaine dualité entre les lignes et les couleurs. Autrement, on pourrait simplement accepter son caractère inclassable et embrasser le doute ontologique que cette œuvre insuffle en nous.



Photos: Dany Massicotte (arrêt sur image)

DANY MASSICOTTE

BRICOLER L'IMAGE

Récipiendaire des prix René-Richard, Avatar et Rentrer dans' Bande en 2018, Dany Massicotte a également été soutenu par Première Ovation. Ses œuvres ont été vues notamment dans les expositions *Banc d'essai* (2017), *Exposition Sublime* (2018) et *Art-Core* (2018), et seront bientôt présentées dans le cadre de deux expositions solos organisées par Manif d'Art dans les Bibliothèques de la Ville de Québec.

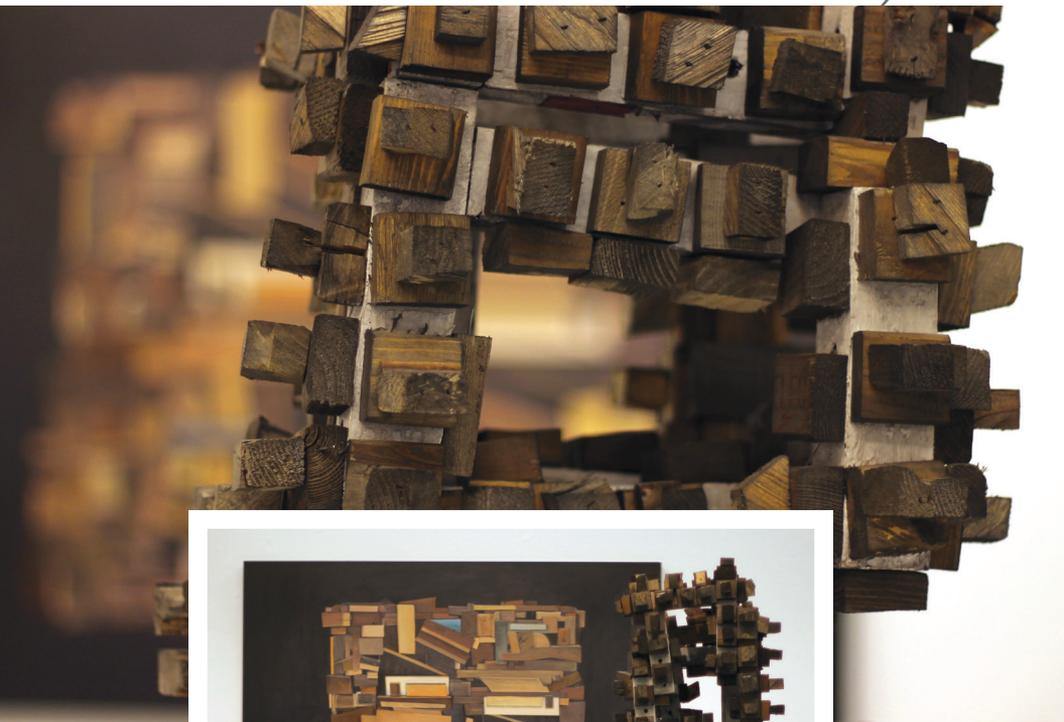
Massicotte construit des images par tous les moyens et médiums possibles. Ne se limitant jamais à un domaine, il les combine afin de rendre compte le plus fidèlement possible d'une ambiance, d'une scène ou d'une image qui l'a happé dans son quotidien. Ses sculptures cinétiques se déploient afin de donner vie à ses concepts dans le monde réel.

Ces souvenirs vifs qui viennent au créateur sont souvent tirés d'autres œuvres, qu'elles soient cinématographiques, télévisuelles ou même plastiques. Si plusieurs de ces images sont issues de la culture populaire, l'artiste se les réapproprie en n'hésitant pas à fusionner des techniques, des ambiances ou des effets empruntés à ces différentes réalisations artistiques.

Massicotte s'évertue à recréer la version la plus fidèle possible de son image mentale d'origine et n'hésite pas à retravailler un même thème dans plusieurs de ses œuvres pour arriver à rendre celui-ci avec vérocité.

L'artiste explore les méthodes de fabrication du faux de diverses disciplines comme les effets spéciaux du cinéma et le montage photographique. Dans la création de ses œuvres, il dévoile délibérément les procédés de bricolage inhérents à sa démarche. En révélant ainsi les dispositifs de construction et en donnant à voir certains rouages, Massicotte souhaite provoquer l'étonnement et la réflexion chez le spectateur.

La bibliothèque est une nouvelle version d'une image mentale de l'artiste inspirée par la juxtaposition d'une scène de dessin animé se déroulant dans une grande bibliothèque et d'un film de science-fiction prenant place dans le cosmos. L'œuvre propose ainsi de joindre deux formes d'infini : la connaissance et l'univers. Cette vision sublime hante perpétuellement l'artiste qui cherche à la compléter avec de nouveaux éléments.



Photos: Yannick L. Côté

OLIVIER MOISAN-DUFOUR

LE CYCLE DE L'OBJET D'ART

Déjà bien établi sur la scène des arts visuels à Québec, Olivier Moisan-Dufour cumule plusieurs expériences d'expositions solos et collectives depuis 2010. Ses réalisations récentes ont pu être vues dans la dernière mouture du *Canadian bacon* (2018), à Engramme pour l'exposition collective *Refuges* (2017) et dans ses solos *Portraits d'objets abstraits* (2018) et *Explorations picturales 3* (2016).

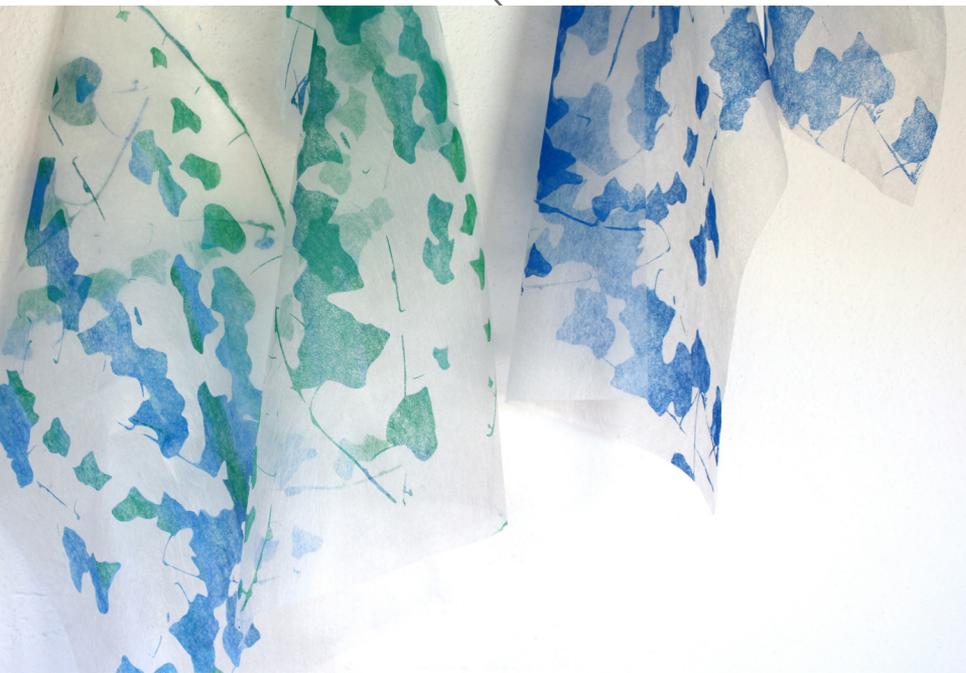
À la fois peintre, sculpteur et muraliste, Moisan-Dufour travaille en parallèle la présentation et la représentation de constructions abstraites oblongues qu'il assemble lui-même. Tous les médiums sont bons pour explorer la notion de l'objet d'art et de ses matériaux.

Son travail débute par une composition tridimensionnelle, majoritairement constituée de bois recyclé. Les pièces de cet amoncellement sont choisies pour leur accessibilité et leur gratuité, mais également pour leur vécu. Bien qu'écologique, ce protocole de cueillette a surtout pour objectif de garder la trace de l'objet antérieur et de sa fonction. L'artiste apprécie particulièrement l'histoire du bois qui reste marquée, emprisonnée dans la matière.

Cette agglomération fragile de planches de bois est avant tout une excuse pour créer des formes. Les couleurs, qui s'ajoutent sporadiquement à ses constructions, sont généralement primaires et ont pour fonction de brouiller la perception première d'une pièce monolithe en composant une harmonie rythmique.

Moisan-Dufour reproduit ensuite ces objets irréguliers en peinture. L'objet chancelant devient ainsi une image permanente, figeant sur toile un moment spécifique. Dans un rendu très réaliste mais sobre, il s'attarde à représenter ces masses verticales dans tous leurs détails, défauts et aspérités. Ce dédoublement intermédia de la forme ouvre alors plusieurs dialogues entre couleurs et textures, présentation et représentation, réel et fictif, qui remettent en cause le matériau, mais surtout la notion d'objet.

Plus près des études sur la culture matérielle que de la recherche esthétique pure, sa pratique réfléchit l'objet abstrait. En les nommant ainsi, Moisan-Dufour met l'accent sur la simplicité de la signification de ces pièces : elles ne font que communiquer l'acte de leur propre construction.



Photos: Éloïse Plamondonn-Pagé

ÉLOÏSE PLAMONDON-PAGÉ

SCULPTER L'ESPACE

Artiste en résidence en série, Éloïse Plamondon-Pagé a exporté son travail au Portugal, en Allemagne, en Chine et un peu partout dans le monde. Elle a également reçu plusieurs distinctions et a été finaliste au Prix Videre de 2018 pour son exposition *L'Air du temps* à la galerie Engramme.

Depuis le début de ses études universitaires, l'artiste réfléchit la construction de l'image par des procédés complexes. Entre l'estampe, la photographie, la vidéo et l'installation, ses œuvres sont composées de formes figuratives transposées sur des bandes de tissu géotextile aériennes et translucides se déployant dans l'espace.

Son travail antérieur présentait souvent des sujets détaillés, comme des portraits ou des représentations architecturales, se décuplant en plusieurs fragments triés les uns à la suite des autres en couches successives. Depuis plus d'un an, elle désorganise ses sujets et ses mises en espace. L'artiste s'approprie maintenant les lieux de manière plus organique et aléatoire, et invite l'assistance à pénétrer dans ses œuvres. Alors que ses réalisations passées devaient être abordées de l'extérieur, ses plus récentes se consomment de l'intérieur ; l'observateur devenant dès lors participant. Cette immersion du regardeur dans l'univers visuel de l'artiste complète l'œuvre et l'active. En circulant au travers de ces parcelles diaphanes, le passant crée des courants d'air qui les agitent, matérialisant par le fait même le mouvement.

Plamondon-Pagé présente toujours un travail très personnel, faisant preuve de beaucoup de sensibilité, mais explore dorénavant des images moins tangibles qui perdent en réalisme pour mieux gagner en poésie. Avec sa nouvelle iconographie végétale, l'artiste ne montre plus son sujet, mais évoque un tout plus grand. Disséminés sur la trame, ces feuilles et branchages insinuent un environnement naturel, sans jamais pourtant l'affirmer.

Les dispositifs de Plamondon-Pagé enveloppent le regardeur et appellent à une temporalité dans sa découverte de l'œuvre. Comme une vidéo, ses installations se constituent de fragments d'images en mouvement qui s'enchaînent avec rythme et dévoilent une ambiance aérienne. Morcelé et dispersé, le sujet doit ensuite être recomposé par l'œil et le corps. La représentation, ainsi sculptée dans l'espace, se transforme en expérience.



Photos: Yannick L. Côté

CHARLES ROBICHAUD (GREIT)

ON N'EST PAS SORTI DU BOIS

Natif de Saint-Jean-Port-Joli, Charles Robichaud porte en lui la double identité de cette ville agricole qui accueille chaque année un symposium de sculpture. Celui qui se définit comme un homme de la nature cheminant dans le domaine des arts pratique la peinture, la sculpture et l'installation. Il travaille maintenant au montage des expositions du Musée national des beaux-arts de Québec.

Ayant grandi dans une famille d'acériculteurs, Robichaud entretient depuis toujours une proximité avec les arbres et le bois, ce qui l'a mené à utiliser ce matériau comme support pour toutes ses œuvres. Le bois est pour lui le socle de son identité personnelle, mais fait également référence à l'identité québécoise partagée par les descendants des bûcherons et des draveurs d'antan.

Dans son travail bidimensionnel, l'artiste peint et écorche le canevas de bois afin de créer des tableaux aux textures différentes, alors que ses sculptures transforment la matière en objets ludiques. Pour lui, le processus artistique, qu'il conçoit comme un jeu, est aussi important que le résultat. Certaines de ses pièces engagent le témoin à activer l'œuvre telle une roue de fortune ou un casse-tête, alors que d'autres rappellent plus simplement la forme d'un coloriage badin.

Depuis quelques temps, Robichaud est technicien à l'atelier de menuiserie du Roulement à billes. Ce statut l'amène à réfléchir de nouveau aux matériaux, à entretenir des liens étroits avec les machines et à accompagner ses collègues dans certaines de leurs créations. L'éternel écolier est ainsi forcé à sortir de ses habitudes.

Chainblock marie les préoccupations de longue date de Robichaud à ses réflexions plus récentes sur la forme et le matériau. Le regardeur y verra d'abord ses thèmes fétiches : les réminiscences de l'enfance dans ses formes rappelant le cube à empiler ou le dé à jouer, l'évocation de la petite école et la curiosité des cours de géométrie.

Cette boîte, que l'on retrouvait déjà dans plusieurs de ses tableaux, se matérialise en sculpture exposant le bois nu. Cette fois, elle éclate et n'est retenue que par elle-même. Le jeu n'est plus dans l'imitation d'un objet de divertissement, mais bien dans le procédé lui-même.



ÉTIENNE GABRIEL ROUSSEAU

ÉTATS AFFECTIFS

Bachelier en arts visuels et médiatiques de l'Université Laval, Étienne Gabriel Rousseau prépare une exposition solo à l'Espace culturel du Quartier Saint-Nicolas en avril prochain, en plus d'avoir participé à plusieurs expositions collectives dans les dernières années. Il a également enseigné les arts plastiques au secondaire en 2018.

Les tableaux abstraits de Rousseau reflètent bien la personnalité et l'urgence de peindre du créateur. Se décrivant comme un peintre de l'affect, Rousseau tente de traduire son ressenti personnel et la joie qui l'habite lors du processus créatif.

Dans cet enchevêtrement abstrait de couleurs éclatantes, Rousseau cherche à suggérer le paysage. Cette « mise en paysage » emprunte parfois les couleurs du jardin et les formes organiques de l'espace champêtre, que l'artiste recompose et décompose avec vigueur sur le canevas horizontal en leur faisant perdre tout trait reconnaissable. Ainsi, la représentation de la nature ne ressort pas de l'observation formelle, mais d'un rapport sensible et subjectif. En ce sens, les états affectifs de Rousseau ne réfèrent pas aux apparences de la nature, mais bien aux sentiments qu'elle inspire à ceux qui la côtoient.

L'artiste délaisse progressivement la notion de paysage pour se concentrer sur l'affect et la plasticité de sa peinture. Les rapports formels et les relations entre les couleurs prennent davantage d'importance dans ses recherches. Ainsi, ces masses circonscrites sont de grandeurs et de formes équivalentes, mettant toutes les couleurs sur un même niveau d'appréciation.

Ses œuvres sont effectuées instinctivement, mettant ainsi de l'avant le geste de peindre. Les taches de peinture accumulées sont le résultat de plusieurs couches d'acrylique superposées les unes sur les autres de manière à créer une composition rythmique, tonique et vibrante. Ces combinaisons de formes et de couleurs défient la lecture linéaire classique et invitent plutôt l'œil à voyager librement d'une zone colorée à une autre sans point focal.

Très vives, ses réalisations s'inscrivent dans des séries reconnaissables par l'utilisation d'une couleur dominante. Ses palettes vives semblent empruntées à celles des fauves et ses compositions puisent leur inspiration dans les tableaux de De Kooning et de Joan Mitchell.



Photos: Jérôme Trudelle

JÉRÔME TRUELLE

ÉCLATANTE EXISTENCE

Diplômé du baccalauréat en arts visuels et médiatiques, profil entrepreneurial, de l'Université Laval, Jérôme Truelle a exposé ses œuvres à de nombreuses occasions dans les dernières années, notamment à la Galerie Ni Vu Ni Cornu de Sainte-Anne-de-Beaupré qui le représente depuis 2017. Lauréat de nombreuses distinctions et bourses, il a présenté sa première exposition individuelle, *Aux fils du temps*, du 22 avril au 27 mai 2018 à la Salle Jean-Paul-Lemieux de la bibliothèque Étienne-Parent, à Beauport.

Truelle s'intéresse à la fragilité de l'humain et à la manière dont ce dernier appréhende et conçoit sa propre fatalité. Partant de réflexions sur le momentané et le périssable, son approche artistique se déploie autour de l'image du corps, qu'il aborde et dépeint comme une entité éphémère, inachevée et en perpétuelle transformation. Choissant la sculpture suspendue comme technique de prédilection, Truelle articule dans l'espace ses silhouettes fragmentées à l'apparence évanescence.

Grâce à des représentations allégoriques, l'artiste évoque la fugacité et la précarité de l'existence humaine. Ses réflexions sur le sujet l'ont mené à décomposer l'image du corps humain. À défaut d'être mélancolique, cette façon d'aborder la vie par son caractère éphémère permet de rappeler la valeur de chaque être et de chaque moment dans une réalité tout aussi précaire.

L'inachevé est un concept inhérent à sa démarche de création. Chacune de ses sculptures présente des fragments de corps humains formés à partir de nombreux morceaux de plâtre disposés dans l'espace. L'artiste laisse l'imagination reconstruire ou déconstruire la scène du corps morcelé. La suspension de morceaux de torsos, de mains ou bien de jambes simulent une désintégration permettant à une dualité de s'installer entre le concret et l'abstrait, le complet et l'incomplet. Le système d'installation qu'il préconise, par sa théâtralité et son dynamisme, sacralise les sculptures en leur conférant un aspect sublime et immuable.

Le blanc, utilisé tant pour les particules de plâtre que pour les fils qui les suspendent, préserve la luminosité immaculée de ses créations.

SITES INTERNET

Francis Arguin
francisarguin.com

Vincent Hinse
—

Joan Berthiaume
joanberthiaume.com

Laure Jambel
—

Myrtille Breton
myrtillebreton.com

Nady Larchet
nadylarchet.com

Alexanne Dunn
alexannedunn.com

Claudiel Lauzière Vanasse
—

Isabelle Falardeau
isabellefalardeau.com

Fanny H-Levy
fannyhlevy.com

Éloïse Foulon
eloisefoulon.wixsite.com

Dany Massicotte
danymassicotte.com

Kassandra Graham
kassandragraham.org

Olivier Moisan-Dufour
oliviermoisandufour.wordpress.com

Pauline Gransac
paulinegransac.com

Éloïse Plamondon-Pagé
eloiseplamondonpage.com

Laurence Gravel
laurencegravel.com

Charles Robichaud (Greit)
charlesrobichaud.com

Delphine Hébert-Marcoux
delphinehebertmarcoux.com

Étienne Gabriel Rousseau
etiennegabrielrousseau.com

Olivier Hébert
olivierhebert.ca

Jérôme Trudelle
jerometrudelle.com

NOS PARTENAIRES



UNIVERSITÉ
LAVAL

Faculté d'aménagement,
d'architecture, d'art et de design

AEMAV

association des étudiants
de la maîtrise en arts visuels

Les
Ateliers
du Réacteur

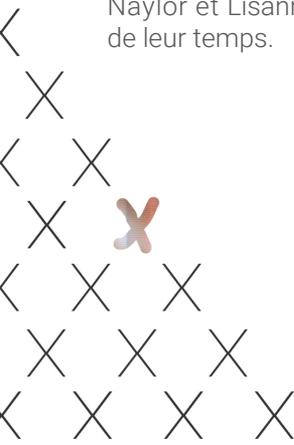
REMERCIEMENTS

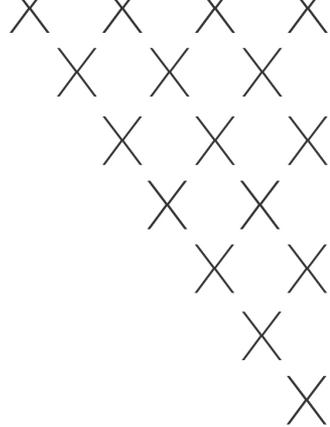
EXOMARS est beaucoup plus qu'une rencontre entre deux facultés universitaires, c'est aussi la naissance de belles amitiés, de coups de cœur artistiques et d'entraide entre les artistes de la relève et les travailleurs culturels de la ville de Québec.

Ce projet a profité du savoir et du soutien constant de nombreux spécialistes, penseurs, techniciens, professeurs, professionnels et amis. Nous sommes à jamais reconnaissantes du rôle que vous avez joué dans la réalisation de cette exposition.

Dès le début de cette aventure, nous avons pu compter sur l'appui de l'équipe de Manif d'art 9 qui nous a fourni un encadrement et des moyens de production dépassant nos attentes. Nous remercions particulièrement Catherine Baril, responsable du volet *Jeunes Commissaires*, qui a répondu à chacun de nos appels téléphoniques de détresse avec un calme olympien.

L'Université Laval s'est rapidement jointe au projet et l'a appuyé en fournissant un soutien moral et financier inespéré. Nous sommes particulièrement reconnaissantes envers Georges Azzaria, directeur de l'École d'art, et Bernard Paquet, directeur du programme de la maîtrise en arts visuels, pour leur support indéfectible dans la réalisation de cette exposition. Votre enthousiasme et vos mots d'encouragement nous ont profondément touchées et nous ont motivées à mener de front cette ambitieuse entreprise. Nous remercions également chaleureusement Alain Rochon, David Naylor et Lianne Nadeau qui ont eu la gentillesse de nous consacrer de leur temps.





Merci au Fond d'enseignement et de recherche de la Faculté d'aménagement, d'architecture, d'art et de design d'avoir financé la réalisation d'EXOMARS.

Nous tenons à remercier nos précieuses réviseuses linguistiques Kim Chabot, Michelle Drapeau, Catherine Gariépy, Frédérique Hamelin et Geneviève Hamelin pour leur professionnalisme, leur efficacité et leur humour. La lecture de corrections n'a jamais été aussi divertissante.

Merci à notre talentueux photographe Yannick L. Côté et à la merveilleuse responsable des Ateliers du Réacteur, Ève-Marie Taquet Mailloux. Le temps est une denrée rare et vous avez partagé le vôtre sans compter.

Enfin, merci de tout cœur aux artistes d'EXOMARS qui ont mis leur énergie, leur passion et leur talent au service de cette exposition. 22 artistes, c'est plus de gestion, mais surtout plus de plaisir.

